

la boire encore ; pourtant ils souffraient de la soif d'une façon indescriptible.

Ils dressèrent leur tente, élevèrent leurs âmes vers le Tout-Puissant, et après une prière ardente et pure ils se couchèrent et dormirent là d'un sommeil lourd, peuplé de cauchemars et de rêves affreux.

Dieu permettra-t-il que tant de dévouement à sa religion sainte reste inutile ? Permettra-t-il qu'un de ses dévoués serviteurs périsse ainsi, loin de sa patrie, dans ce désert, sans avoir accompli l'œuvre pour laquelle il se croit créé ?

Non, celui qui commande aux vents et aux tempêtes, veille sur vous, ô héros de notre histoire ! Dieu commande au vent de cesser ses ravages et le vent obéit, il ne souffle plus la destruction ni la mort !

Le lendemain, nos voyageurs purent encore observer ce beau ciel bleu de l'Afrique, ce ciel sans nuages et ce gai soleil resplendissant de mille feux et parcourant sa route quotidienne, selon les ordres de son Créateur. A cette vue le courage et l'espoir renaissent dans le cœur de ceux qui, la veille encore, n'attendaient plus que le trépas.

Ils regardent au loin, ils observent tous les coins de l'horizon immense, cherchant des yeux une oasis où ils trouveront des frères, des hommes compatissants qui leur viendront en aide. Ils ne voient rien d'abord, rien au-dessus de leur tête que le ciel bleu qui, au loin, se confond avec le désert sablonneux, aride, immense ! Rien, pas un arbre, pas une maison, pas la moindre verdure, rien que l'immensité aride et désolée !

Ils reprennent leur route ; ils jettent leurs regards au loin, et de tous côtés. Bientôt un lac immense leur apparaît, des arbres, des maisons, se reflètent dans les eaux pures de cette masse liquide ; ils croient même sentir la fraîcheur de ce zéphyr qui, passant dans ce frais ombrage, vient caresser agréablement leur visage.

Infortunés, ils croient déjà être arrivés au bout de leurs peines, parce qu'ils se sentent plus à l'aise que la veille !

Ils excitent leurs chameaux de la voix et du geste, ils courent, ils dévorent l'espace, les vents sont moins rapides qu'eux. Ils croient arriver à chaque instant dans ce lieu fortuné, dans ce paradis terrestre. Hélas ! ils courent et le lac semble s'éloigner. Il était d'abord tout près et ils n'arrivent jamais, il semble toujours à la même distance, soudain, il disparaît complètement.

Les malheureux laissent tomber leur bras de désespoir, ils comprennent alors qu'ils ont été les malheureux jouets de cette illusion d'optique, connue sous le nom de *mirage*, qui est si commune dans le désert. Leurs chameaux ont été épuisés dans cette course folle et leurs maîtres sont presque morts de fatigue et de soif. Cette privation du boire leur paraît surtout plus intolérable que jamais, eux qui avaient cru pouvoir boire toute leur soif, ils souffrent encore davantage de se voir ainsi brutalement privés de ce plaisir.

Le chef de la caravane saisit l'outre qui pendait au flanc de son chameau, bien décidé à la vider d'un trait.

Il l'élève au-dessus de ses lèvres, mais il s'aperçoit qu'elle est vide. Dans la course insensée qu'ils viennent d'accomplir une fente s'était produite, le contenu s'était répandu sur le sol. Le sable avait bu cette eau, cet inestimable trésor !

Un cri de désespoir s'échappe de sa poitrine, une larme vient perler au bord de sa paupière et il se prépare à mourir. La mort, en effet, approchait pour lui, sa poitrine était desséchée, sa respiration sifflante et ses yeux cerclés de noir.

Paul, voyant cela, ne put retenir ses larmes ; s'approchant du chef, il le soutient sur son chameau, puis, ô dévouement sublime, charité incomparable, il saisit son outre, la présente à cet étranger qu'il appelle son frère :

— Bois, lui dit-il, bois et vis pour ta famille qui t'attend au-delà de ces collines de sable...

Le moribond prend l'outre d'une main tremblante, ses lèvres s'en approchent involontairement ; mais il a encore la force de la repousser.

— Non, dit-il, vous prendre cette eau, ce serait vous prendre la vie, je ne veux pas, laissez-moi mourir !

— Je ne vous abandonnerai pas sans vous porter se-

cours ; buvez donc, vivez, et, s'il nous faut mourir, mourons ensemble.

Le chef but donc une partie de cette eau, et le sang se mit à circuler dans ses veines, la vie se ranima en lui, et son émotion était si forte qu'il ne trouvait point de paroles pour remercier dignement son bienfaiteur ; il saisit la main de celui qui l'avait sauvé et la couvrit de baisers.

Le colonel aussi pleurait, et, embrassant Paul, il lui dit :

— O mon enfant, quelle charité remplit ton cœur ! quel dévouement t'inspire l'Auteur de tout Bien ! Laisse-moi t'embrasser et bénir le ciel de m'avoir donné un pareil fils !

— Mon père, vous me gênez par vos flatteries ; je ne pouvais laisser mourir un frère sans lui venir en aide ! La fraternité, la charité et Dieu m'ordonnent de secourir ceux qui souffrent, je n'ai donc fait qu'une partie de mon devoir, et ne mérite pas qu'on me loue.

— Oui, c'est un devoir d'aimer ses semblables, mais lorsqu'en soulageant ses frères on s'expose, comme tu l'as fait, à une mort lente et terrible, je dis, moi, ancien colonel de l'armée française où le dévouement n'est pas rare, que ton acte est sublime, au-dessus du courage de l'homme ; il ne peut être inspiré que par Dieu à ses saints !

— Père, ne parlez point ainsi, j'ai fait un peu de bien, mais combien vous exagérez mes faibles mérites ! Si tous les hommes faisaient leur devoir, combien de maux seraient évités ! Prions le Seigneur de nous donner le courage d'accomplir toujours notre mission ici-bas ! Je suis heureux de mon action, car ma conscience me dit qu'elle est belle, mais j'en attribue tout le mérite à Dieu et à sa religion qui nous inspire le bien et rien que le bien !

Tout en causant, on avançait dans cet immense désert sans fin. Tout à coup, le chameau de Paul baissa la tête, la releva au souffle du vent, tendit l'oreille, puis, baissant de nouveau la tête, il s'arrêta. Les autres chameaux firent de même ; puis, aspirant l'air à pleins poumons, ils semblaient tenir conseil. Tout à coup, ils partirent avec la rapidité d'une flèche dans une direction qu'ils semblaient connaître ; ils couraient avec une agilité dont on les eut cru incapables, car, un moment auparavant, ils trébuchaient souvent, et l'on eut cru qu'ils allaient demander à mourir.

Ils coururent ainsi longtemps, et les voyageurs ne contrariaient point leur marche. Le soleil allait disparaître à l'horizon, lorsque nos héros virent, d'un œil à demi éteint, une oasis avec ses arbres, ils entendirent l'eau d'une source qui coulait sur des cailloux. Cette source, que leurs intelligents animaux avaient sentie de si loin ! Ils étaient sauvés !

Paul Calmet.

Fontjoncouse (France), 1897.

QUELQUES FLEURS DE SOUVENIR

Qui de vous, chers lecteurs, n'a jamais senti ce qu'il y a de suave et de sublime, ce qu'il y a de consolation, et souvent même d'espérance dans un souvenir ? Ce rien, quelquefois qui, avec le temps, devient un tout immense ! qui réveille dans l'esprit de celui qui le possède tout un monde de pensées, joyeuses ou amères, suivant le plus ou le moins de splendeur avec laquelle brillait le soleil de notre vie dans ces jours disparus ! Quel est celui qui, dans un de ces moments d'amertume où le cœur semble prêt à succomber sous l'étreinte d'une affreuse douleur ; où l'âme, toute imprégnée de tristesse, gémit, comme fait le vent qui passe en soupirant parmi les roseaux ; quel est celui qui, dans ces heures d'angoisses où tout se fait noir au-dedans de nous-mêmes, soudain ne s'est trouvé consolé par un meilleur regard jeté sur son passé, lequel semble revivre dans un souvenir ?...

Tout homme, quel qu'il soit, dans la vie eut une heure de joie extrême ; un de ces instants où l'on cesse de vivre, pour ainsi dire ; car tout bonheur, si court soit-il, est un rêve ; il serait à jamais perdu si nous

n'en gardions bien précieusement un souvenir, et ce souvenir, toujours délectable, c'est le rêve de la pensée sur un rêve qui n'existe plus. Le passé, voyez-vous, c'est tout ce qu'on regrette, le présent tout ce qu'on pleure, l'avenir tout ce qu'on espère, et ces trois actes suprêmes du cœur de l'homme, c'est ce qui forme sa vie !

Quelques-uns, sur une tombe, pleurent et regrettent les baisers d'une mère au ciel envolée ; d'autres, ce sont les caresses évanouies d'un berceau désormais sans mystères ; et moi ! c'est un amour dans son printemps que je pleure sur quelques fleurs flétries, dernier souvenir qu'elle m'avait laissé dans un de ces beaux jours qui ne sont plus ! Ces fleurs, aujourd'hui sans éclat, brillèrent au temps où s'épanouissait aussi mon bonheur ; mais le souffle empoisonné du destin passa un jour sur elles, et mon bonheur, avec leur éclat, s'en est allé où vont l'automne, les feuilles mortes de la forêt ! où s'en va le tendre zéphyr après avoir rempli le feuillage de doux frissons ! où s'envole le petit oiseau, après avoir fait tressaillir la mousse des nids pleins de mystère ! Cependant, de ces restes bénis, s'échappent encore, je ne sais quel délicieux parfum, quel charme irrésistible qui plongent mon âme, tout mon être dans un émoi indéfinissable. Car tout un monde, je le sais, s'agite sous ces fleurs, et pour chaque pétale qui disparaît, emportée par le temps, c'est un lambeau de mon cœur aussi qui s'en va !

J.-E. R.

Québec, 1897.

MARIAGES AU CONGO

Le capitaine Becker, l'explorateur belge, raconte qu'au Congo il a célébré des unions des plus excentriques. Il avait un petit orgue de Barbarie, que lui avait légué un voyageur français, mort sur la terre africaine.

Pour encourager les mariages, il régala les couples qu'il unissait d'airs brillants. Ce moulin à musique fit sensation. Il y avait surtout un air de la *Traviata* que les indigènes ne se lassaient pas d'entendre.



A la fin, ce fut à qui prendrait femme pour obtenir la faveur d'un petit concert, exécuté sur l'instrument merveilleux que les noirs prenaient pour l'œuvre de quelque sorcier.

Il y eut même des Congolais qui voulurent se démarier, pour recommencer ensuite et avoir le plaisir d'entendre une nouvelle édition de la *Traviata*, mais leur frime fut éventée et on ne leur permit pas ce dilettantisme peu convenable.

L'amour seul renferme l'amitié, la gratitude, ou la protection s'il y a lieu, ou le tout suivant les circonstances.—FIRMIN PICARD.

Chacun de nous est par morceaux dans beaucoup de tombes ; il restera très peu de chose à mettre dans celle qui portera notre nom.—M. DE VOGUÉ.